**2**



Une introduction à l'idéalisme : de Descartes à *Matrix* ?

*Carole Bline*

Dans ce cours, il s’agit d’illustrer l’idéalisme philosophique à travers le film *Matrix* d’Andy et Lana Wachowski, sorti en 1999. Nous y verrons d’abord que l’hypothèse au premier abord si « bizarre » de Descartes, celle du Malin Génie, ressemble fortement à l’idée majeure de ce film… Puis nous exposerons d’une manière simplifiée l’idéalisme absolu de Berkeley, rendu ainsi accessible aux élèves grâce àcette approche cinématographique.

**Introduction**

Tout d’abord, qu’est-ce que l’idéalisme en philosophie ? Il ne s’agit pas ici de l’acception commune de ce terme, selon laquelle est idéaliste quelqu’un qui prend ses rêves pour la réalité, ou qui vit d’idéaux irréalisables. Il s’agit plutôt d’une théorie philosophique qui cherche à rendre compte des relations entre l’esprit et le monde.

Plus précisément, l’idéalisme cherche à répondre à la question suivante : comment l’esprit humain peut-il connaître le monde extérieur ? Et peut-il le connaître ? L’idéalisme répond en général à cette question, soit qu’il est difficile de connaître le monde tel qu’il est (indépendamment de la façon dont nous le connaissons, de nos idées), soit qu’il est impossible de le connaître. Il s’agit là d’une problématique épistémologique, qui concerne la connaissance, et ses conditions de possibilité. C’est ce qu’on appelle l’idéalisme problématique[[1]](#footnote-1).

Mais la problématique de l’idéalisme est parfois, ontologique : dans ce cas, elle concerne la constitution même du monde qu’il s’agit de connaître. Ici, l’idéalisme cherche alors à répondre à la question suivante : de quoi le monde extérieur est-il composé ? Et existe-t-il un monde extérieur à l’esprit qui connaît ? Qui ou qu’est-ce qui nous assure qu’il n’est pas une illusion ? Si on répond par l’affirmative, on dira alors qu’il n’existe qu’un ou des esprits… L'idéalisme est ici un immatérialisme : on affirme alors que la matière n'existe pas, qu’elle n’est qu'une fiction. C’est ce qu’on appelle l’idéalisme absolu[[2]](#footnote-2).

Ce genre de thèse paraît en général très étrange aux élèves de terminale. Ainsi pouvons-nous éclairer cette théorie par le film *Matrix*. En effet, quand les élèves rencontrent, sous une forme imagée et non conceptuelle, ce genre de thèses, elles ne les étonnent pas tant que ça… Après tout, à l’heure du virtuel, l’idéalisme ne devrait plus les étonner[[3]](#footnote-3) !

**1 *Matrix*, un film « idéaliste » (Le monde dans lequel nous vivons est une illusion)**

L’idée centrale du film *Matrix*, des frères Lana et Andy Wachowski (1999), est la suivante.

Nous sommes projetés dans le futur. Là, nous découvrons que la planète a été envahie par des robots, après une guerre nucléaire qui a rendu le monde inhabitable par des moyens normaux. Les robots se servent des êtres humains pour fabriquer l’énergie dont ils ont besoin. Pour cela, ils ont stocké nos corps dans un fluide spécial, et chaque être humain a un petit nombre de « bioports » implantés dans son système nerveux. À quoi servent ces bioports ? C’est par leur intermédiaire que le « super-ordinateur » (la matrice, ou Matrix) agit sur nos cerveaux. Pour quoi faire agit-il sur nos cerveaux ? Pour nous faire croire certaines choses. Plus précisément, pour nous faire croire que rien n'a changé, pour que nous n'ayons pas conscience de cet esclavage, les robots ont eu l'idée de cette matrice qui nous donne l'impression que le monde est comme avant.

Par conséquent, le monde dans lequel vivent les gens, le monde quotidien dans lequel ils travaillent, vont au cinéma, au restaurant, etc., n’est en fait qu’une illusion, produite par un ordinateur qui agit directement sur leurs cerveaux. Les gens qui habitent ce « monde » vivent dans un monde virtuel, et ne s’en rendent jamais compte, mis à part certains individus qui, on ne sait trop comment, ont réussi à échapper à l’action de l’ordinateur.

L’idée centrale du film, si l'on va plus loin que le résumé de l’intrigue, est donc la suivante. Nos expériences ne sont pas véridiques : les objets que nous nous représentons, et le monde en général, pourraient très bien ne pas exister réellement.

Nous allons le voir, l’idée centrale de ce film n’est pas inédite : elle se trouve dans les écrits de grands philosophes (Descartes, et Berkeley), qui déjà avaient émis une telle hypothèse. Matrix est bien un film idéaliste.

Fig. 15 *The Matrix* (A. et L. Wachowski, 1999) ; capture d’écran

**2 L’idéalisme problématique (Descartes) : l’hypothèse du Malin Génie, précurseur de *Matrix***

**Descartes, continuateur des sceptiques**

C’est dans Les *Méditations Métaphysiques* de Descartes, donc au XVIIe, que « naît » à proprement parler l’idéalisme, et que l’on trouve une hypothèse étrange, mais très proche du film *Matrix*.

Il est vrai que ce genre de thèse existait déjà dans l’Antiquité, chez les sceptiques grecs. Mais elle n’avait pas vraiment donné lieu à ce qu’on nomme aujourd’hui l’idéalisme, je veux dire, l’idéalisme absolu. Elle n’était qu’une interrogation sur la possibilité, pour l’esprit humain, de connaître le monde extérieur. Les sceptiques se basaient sur les diverses illusions et hallucinations des sens pour dire que nous ne pouvons pas connaître avec certitude le monde extérieur.

Il est vrai encore que Descartes reprend la même question que se posaient les sceptiques : existe-t-il (au moins) une vérité ? l’homme est-il ainsi fait qu’il peut connaître (au moins) une vérité ? Cette question va être traitée par une la méthode du doute « hyperbolique » (c’est-à-dire: d’un doute « exagéré », feint, forcé). Chaque fois qu’un candidat à la vérité se présentera, Descartes se demandera si l'on peut ou non trouver une raison de douter de sa vérité. S’il y a la moindre raison de douter, alors, il faudra la déclarer fausse, « faire comme si elle était fausse ».

Cette méthode de recherche de la vérité, nous allons le voir, mène à une thèse, ou une hypothèse plus « osée », plus extravagante, que tout ce qu’on pouvait trouver chez les sceptiques.

**Existe-t-il au monde quoi que ce soit de certain ?**

En effet, analysons rapidement le parcours cartésien dans les deux premières méditations. Qu’est-ce que nous tenons communément pour vrai ? Ou encore, ce que nous tenons communément comme étant le plus certain est-il vrai ? Ou bien peut-on trouver des raisons d’en douter ?

Dans la *Méditation première*, § 3, Descartes parle se place donc du point de vue de celui qui commence à philosopher : que croit-il spontanément être le plus vrai ? Tout ce qui est basé sur les sens. Est-ce que les propositions portant sur ce que nous ressentons sont vraiment fiables ?

Il va donner trois raisons pour en douter :

Première raison : les sens sont décevants (il s’agit des illusions et hallucinations sensibles).

Seconde raison : il s’agit de l’argument du rêve. Cet argument stipule qu’il est impossible de discerner avec certitude les objets réels de ceux qui sont rêvés — ce qui est en cause, c'est notre capacité à distinguer entre les images et les objets matériels : nous ne pouvons pas savoir si nous ne rêvons pas. Peut-être toute la vie est-elle un songe…

**Le Malin Génie et *Matrix***

Troisième raison enfin : il s’agit ici de l’argument du Malin Génie. Dans cet argument, qui est une hypothèse, Descartes va aller beaucoup plus loin que les arguments sceptiques traditionnels (ceux des sens, et du rêve). Avant d’y venir, Descartes ose déjà faire l’hypothèse suivante : peut-être qu’une divinité toute-puissante a empli notre esprit d’idées auxquelles rien ne correspond ? Alors vient la fameuse hypothèse du Malin Génie : et si un démon tout-puissant était continuellement en train de me tromper au sujet de l’existence du monde physique, incluant même mon propre corps ? Cela se traduirait de la façon suivante : je croirais qu’il y a un monde extérieur, alors qu’il n’y en aurait pas ; ou je croirais avoir un corps, alors qu’il n’y en aurait pas. Le monde extérieur que je croirais percevoir ne serait que le fruit d’une machination, et donc, une grande illusion.

Résumons cet argument comme suit. Toute expérience (perception) dans un sujet x dont l’objet y est la cause, pourrait être exactement dupliquée par Dieu ou par quelque Malin Génie tout puissant. Par conséquent, x ne peut jamais être certain que y est en train de causer l’expérience, et, étant donné la conception causale de la perception[[4]](#footnote-4), sur laquelle tourne tout l’argument, il ne peut jamais être certain d’être en train de percevoir y.

Exposons cet argument de manière plus détaillée.

Selon la Conception Causale de la Perception (CCP),  l’objet perçu doit être une des causes de l’expérience du sujet percevant. De CCP, il suit que :

(1) je peux parfois être certain que je perçois un objet matériel y, seulement si je peux parfois être certain que y est en train de causer mon expérience perceptuelle

(2) je peux être certain que y cause mon expérience perceptuelle si et seulement si ce n’est pas le cas qu'une expérience perceptuelle causée par y peut être causée d’une autre manière

(3) or : toute expérience perceptuelle causée par y aurait pu être causée d’une autre manière (par exemple, par un Malin Génie)

(4) d’où : je ne peux jamais être certain que je perçois y.

La version moderne de cet argument, que l’on retrouve notamment chez Putnam[[5]](#endnote-1) et son hypothèse des « cerveaux dans une cuve », peut être exposée de la manière suivante. Toute perception causée par un objet matériel stimulant nos organes récepteurs pourrait être causée par un neurophysiologiste très avancé, stimulant directement notre cerveau avec des électrodes sans douleur. Peut-être que toutes nos perceptions sont causées de cette manière, de telle sorte que nous ne percevons jamais les objets, mais les hallucinons seulement. Comment nous est-il possible de savoir qu’il n’en est pas ainsi, du fait que notre expérience perceptuelle serait la même s’il en était ainsi ?

Précisons que Descartes n’y croit pas vraiment, ce n’est qu’une hypothèse, et qui plus est, une hypothèse feinte, forcée, exagérée. En effet, Descartes est en train de montrer que l’on peut douter de tout, même de ce qui paraît le plus probable en apparence. Pour cela, il feint de croire à l’existence d’un mauvais génie qui fausserait nos pensées. Ce que montre Descartes, c’est qu’il est raisonnable de douter de ce qui est pourtant le plus probable, le plus évident, puisque si son hypothèse était vraie, tout fonctionnerait comme dans le monde actuel (c’est-à-dire: comme s’il y avait un monde extérieur). Descartes, grâce à l’hypothèse du Malin Génie, se donne une raison de douter de ce dont il paraît le plus fou de douter. Par conséquent, attention : Descartes N’EST PAS idéaliste. On parle à son propos d’idéalisme problématique : le monde extérieur est un problème, car on n’est pas sûr de le connaître tel qu’il est vraiment. Mais, dans la dernière méditation, Descartes abandonne finalement cette hypothèse, pour affirmer l’existence du monde extérieur et la fiabilité de notre connaissance[[6]](#footnote-5). Le film *Matrix* peut donc être considéré comme une illustration ludique du Malin Génie.

**3 L’idéalisme absolu (Berkeley)**

Ce film rend ainsi facile d’accès la théorie idéaliste de Berkeley, philosophe irlandais né en 1658 et mort en 1753. Cet idéalisme, qui a sa source chez Descartes, va toutefois beaucoup plus loin que l’idéalisme, seulement problématique, de Descartes. En effet, l’idéalisme de Berkeley est un idéalisme absolu. Par idéalisme absolu, nous entendons une théorie ontologique, qui se prononce sur la constitution du monde (ce que ne faisait jamais Descartes). Cette théorie affirme que tout ce qui existe est soit un esprit (soit un esprit individuel/une conscience individuelle, soit Dieu), soit une idée, soit une perception, soit encore un état de conscience de l’esprit. Tout, y compris le prétendu « monde extérieur », est réductible à cela[[7]](#footnote-6).

**Idéalisme et immatérialisme**

Comment Berkeley peut-il soutenir que les choses que nous percevons, c’est-à-dire, goûtons, sentons, touchons, etc., ne sont rien d’autre que des perceptions ? Il peut paraître étrange de dire que cette chose, par exemple, cette boule de neige, qui est là, devant moi, et qui offre de la résistance, n’est pas ce que je crois, c’est-à-dire, une chose extérieure à ma perception, une chose qui causerait, justement, ces perceptions que j’ai. Bref, que cette chose n’existe pas, mais que seules existent les perceptions que j’ai ?

Mais ce que veut dire Berkeley, c’est que rien au-delà des perceptions n’existe réellement. Cet « au-delà », c’est, bien sûr, la « matière ». La matière, c’est ce quelque chose d’extérieur à l’esprit, qui accueillerait les différentes propriétés que je perçois (tels la couleur, la forme, l’odeur, le goût, etc.). Il n’existe rien d’autre que ces propriétés sensibles, et la « chose » est réductible à ces propriétés. Elle n’est qu’une collection de qualités sensibles.

Prenez la boule de neige. Elle possède les propriétés suivantes : rondeur, dureté, blancheur, froidure. Maintenant, enlevez ces propriétés sensibles (qui sont des sensations, donc, des qualités de l’esprit, des états de conscience). Que reste-t-il ? Reste-t-il quelque chose, qui serait le substrat de ces qualités (la « matière ») ? Non : enlevez ces sensations, et vous enlevez la boule de neige ! Par conséquent : la boule de neige n’est nullement un être distinct des sensations. Selon lui, seul un métaphysicien pourrait croire qu'il y a quelque chose d'imperceptible et présent en même temps que les propriétés perceptibles (ce serait une boule de neige intangible).



Fig. 16 *The Matrix* (A. et L. Wachowski, 1999) ; capture d’écran

**Difficultés de l’idéalisme**

 *L'idéalisme est irréfutable*

D'abord, objectons à Berkeley que je sens bien une table, et ce qui le prouve, c'est que par exemple, si je la frappe, je ressens une impression de résistance, et pire encore, si je la frappe violemment, je ressens de la douleur. Dès lors, c'est qu'il y a bien quelque chose au-delà de mes sensations !

Berkeley nous répond alors, et l'on ne peut rien lui opposer, que l'impression de résistance et la douleur sont justement des états de conscience. Or, des états de conscience ne peuvent exister que dans une conscience…

Si nous lui objectons toutefois que les objets doivent bien exister quelque part quand ils ne sont pas perçus, ni par moi ni par un esprit quelconque, c’est-à-dire, qu'il faut bien que la boule de neige existe même si personne n'existe (pour la percevoir), ou encore, qu'elle n'a pas besoin de moi pour exister et avoir les qualités qu'elle a, il rétorque qu'elle existe alors, soit dans d'autres esprits que le mien, soit dans l'esprit de Dieu.

Il répond encore qu'à supposer qu'il y ait un monde extérieur, comment pourrions-nous savoir quoi que ce soit à son propos ? Et même, qu'il existe ? Ainsi, nous percevons une boule de neige : « boule de neige perçue » ; comment savons-nous qu'à celle-ci correspond une boule de neige extérieure ou non perçue ? Tout ce que nous connaissons, c'est ce que nous percevons, c’est-à-dire, des propriétés qui existent seulement dans notre esprit (une boule de neige qui existerait indépendamment de notre esprit n'aurait d'ailleurs pas de propriétés !).

*Le problème est alors de savoir comment on peut encore distinguer la vérité de l’erreur*

Berkeley y parvient en disant que l'image est faible, confuse, désordonnée. C’est-à-dire, nous pouvons savoir que nous n'avons affaire qu'à des images et non à la réalité quand il y a un manque de liaison et d'unité *de ce que* nous percevons avec les occupations et événements antérieurs et ultérieurs de notre vie. La perception réelle se reconnaît donc, elle, grâce à la stabilité, l'ordre, la cohérence.

*Mais comment se fait-il encore que ces perceptions nous apparaissent comme des objets ?*

Réponse de Berkeley (elle ressemble à la précédente) : certaines perceptions nous apparaissent comme étant constamment liées entre elles.

*Et comment se fait-il que plusieurs esprits voient la même chose ?*

Réponse de Berkeley : c'est Dieu qui nous envoie nos perceptions et qui coordonne les perceptions des différents esprits, de façon à ce qu'il y ait un monde commun à tous les esprits.

Par conséquent, il y a bien, chez Berkeley, une source extérieure de mes perceptions ; seulement, cette source n'est pas le monde extérieur, mais Dieu, esprit suprême.

**Avantage (philosophique !) de l’idéalisme**

*L'intérêt de cette thèse est d'éviter le scepticisme, ainsi que le doute cartésien*

Le scepticisme stipule qu'on ne peut rien connaître concernant le monde, et le doute cartésien, que peut-être, on ne connaît pas les choses telles qu'elles sont réellement.

Or, s'il n'y a pas de substance matérielle, alors, je ne peux pas douter que mes idées me font connaître ce pour quoi elles se donnent. Il n'y a rien au-delà de mes idées, par conséquent, je connais directement les choses.

*Ne peut-on objecter à Berkeley qu'il a rétabli, avec Dieu, un au-delà inconnaissable ?*

Ce serait grave car c'est ce qu'il reproche aux matérialistes ou externalistes (ceux qui « croient » à l'existence du monde extérieur). Or, Berkeley a encore une réponse : il dit que Dieu est un autre esprit, et que nous le connaissons par analogie avec nous-mêmes. C'est donc, finalement, une thèse moins surchargée ontologiquement que l'externalisme/matérialisme, puisque ce dernier suppose l'existence de quelque chose qui n'a aucune relation avec ce dont nous pouvons faire l'expérience (un « je ne sais quoi » sans aucune propriété). C'est donc l'externalisme, pas l'immatérialisme, qui entraîne l'existence d'entités presque fantastiques -entités dont justement on se débarrasse grâce au postulat d'un Dieu immatériel.

**Conclusion**

*Matrix* est proche à la fois de Descartes et de Berkeley. La matrice est une nouvelle figure du Malin Génie, et concrétise l'hypothèse au premier abord farfelue de Descartes. *Matrix* nous montre la possibilité que tout se passe effectivement comme cela se passerait si l'hypothèse de Descartes était vraie : peut-être sommes-nous manipulés par un savant fou, une machine, un dieu quelconque, peut-être que ce que nous croyons être le monde extérieur n'est pas réel... Si nous ne pouvons jamais sortir de nous-mêmes (nous sommes des « sujets », des « consciences »), nous ne pourrons jamais le vérifier. Peut-être alors Berkeley est-il dans le vrai ?

1. On retrouve cette forme d’idéalisme, notamment, chez Descartes, ou encore dans l’idéalisme transcendantal de Kant. [↑](#footnote-ref-1)
2. On retrouve cet idéalisme, notamment, chez Berkeley et Hegel. Pour le premier, il existe plusieurs esprits après Dieu, pour le second, il n’existe qu’un seul esprit : nous-mêmes sommes des illusions. [↑](#footnote-ref-2)
3. Précisons, avant de poursuivre, qu’il s’agira ici d’illustrer avant tout la seconde forme d’idéalisme, celle qui stipule que le monde extérieur n’existe pas, n’est qu’une illusion. [↑](#footnote-ref-3)
4. La conception causale de la perception stipule que l’objet est la cause, au sens d’origine, de la perception dans un sujet. Voir John Hyman, « The evidence of our senses » (2003), in Hans-Johann Glock (ed.), *Strawson and Kant*, Oxford, Oxford Clarendon Press, 2003, p. 235-254. [↑](#footnote-ref-4)
5. Hilary Putnam,  « *Brain in a vat* » (« *Le Cerveau dans une cuve* ») in *Reason, Truth, and History* (*Raison, Vérité et Histoire*, 1981 ; traduit de l'anglais par Abel Gerschenfeld). [↑](#endnote-ref-1)
6. Renversement qui suppose le passage par Dieu, et donc, la lecture entière des *Méditations Métaphysiques* !  [↑](#footnote-ref-5)
7. Pour plus de détails sur cette théorie épistémologique et ontologique, on peut lire les *Principes de la connaissance humaine* (1710, rééd. 1734), disponible chez GF- Flammarion. Pour le plaisir de réfléchir plus en profondeur sur les conséquences de l’idéalisme de Berkeley, on peut conseiller la lecture des *Trois dialogues entre Hylas et Philonous* (1713), également disponible chez GF Flammarion. [↑](#footnote-ref-6)